

James, Heidi.— «Raymonde April : Sans Titre».— Next Level, London UK, Edition 18, 2009.— Pp. 57-60.

RAYMONDE APRIL

*Sans titre*



LE RECUEIL D'IMAGES PHOTOGRAPHIQUES de Raymonde April paraît souvent teinté d'un accès de nostalgie, qui sert peut-être de pilier à la désolation de l'oubli. Néanmoins, suggérer que son oeuvre est simplement poignante au sens le plus strict du terme (c'est-à-dire évoquant la tristesse ou le regret) serait ignorer son humour et son esprit.

Les photographies d'April sont poignantes car elles chatouillent et piquent. Car elles sont lourdes de sous-entendus et vont en même temps droit au but. Car elles sont bouleversantes. Ses travaux sont chargés d'ambiguïté, un sentiment qui fait écho au déplacement de la mémoire et déstabilise les images, faisant de chacun d'entre eux un « non-récit » en dépit de ses qualités narratives évidentes. Son oeuvre la plus dérangement, intitulée *Sans titre* (*Without Title*), est une série d'images agrémentées de légendes qui donnent l'impression d'être des photos de films. L'union (ou la désunion) suggérée par le positionnement des images, faisant partie d'un film n'existant pas encore, et la tension avec le texte qui accompagne les images est une reconstitution osée de la dialectique entre intérieur et extérieur, un examen de l'individu - le visible et l'invisible.

Souvent qualifiée de minimaliste, l'oeuvre d'April correspond au ton monocorde et vagabond des rêves ou de la mémoire avant que l'hypercoloration du désir ne frappe, évoquant une passivité, une attente implicite. Outre la nature fragmentaire de ses premiers travaux (dans

lesquels, par exemple, des silhouettes sont décapitées par l'objectif, April exprime également la nature d'une expérience féminine - l'image fragmentée, qui est racontée par les attentes de la société - mais son oeuvre résiste toujours à la pénétration d'une signification spécifique. Son travail visualise ce qui est considéré comme féminin - le foyer, le geste filial, l'intimité - mais cette familiarité ne doit pas inciter le mépris ; elle sanctifie plutôt, en chérissant le « connu méconnaissable », le secret au coeur de tout savoir : la vérité inhérente qui guide toute fiction. L'imagerie prosaïque qui se reproduit - une corde à linge, une cantine, des corps sur des chaises ou allongés sur des lits, des paysages désormais envahis par une présence humaine - repousse les interrogations, qui sont obscurcies derrière un voile érigé par le jeu de lumière sur son objectif. Cette vue disloquée de son appareil-photo et l'image amputée qui contextualise l'image transforme cette dernière en une hallucination, une déformation, un produit de l'imagination d'April.

Après les travaux initiaux qui font allusion à un film, vient *Tout embrasser*, un « non-film » dans lequel, toutes les trois secondes ou presque, une main enlève la photo en haut de la pile sur une table, Alors que les images vont et viennent lentement, un récit émerge, une autre hallucination. Aucun sens du réel n'est nécessaire dans cette oeuvre. Ces scènes sont reprises comme des instantanés, unies mais pas continues, l'ironie du film capturant la performance de la main et les images elles-mêmes se déplaçant - comme un film mais pas tout à fait comme nous le concevons - nous tourmentant avec une mise en abyme. Un film naissant à l'intérieur d'un autre film : là est l'extraordinaire talent d'April, qui utilise le dispositif fictif pour illuminer ses photographies.

Plus récemment, *Gravitas* illustre la restauration par April des revêtements muraux en relief de son appartement. Ces travaux ont nécessité le grattage minutieux des couches de peinture accumulées sur les murs ainsi que le déblaiement progressif des rayures de couleur qui ont accompagné la vie des précédents occupants. Ce paradoxe - un travail méticuleux fournissant la lente évolution d'une image qui est alors capturée instantanément et en un clin d'oeil par l'objectif - est mis en exergue dans de nombreux travaux d'April. Son oeuvre et ses nombreuses déclinaisons - tableau, fresque, portrait, montage, film - interrompent le mythe de notre conscience intérieure immédiate et célèbrent nos personnalités fragmentées, fragiles et distraites. Après tout, nous ne sommes que des êtres humains.